LA PEUR, MATAMORE

Du même auteur

Scènes de la vie d'acteur
Seuil/Archimbaud, 2006

Voix off
Mercure de France, « Traits et portraits », 2008
Gallimard, « Folio », 2010

Fuir Pénélope
Mercure de France, 2014

Denis Podalydès

LA PEUR, MATAMORE

Dessins de Jean-Paul Chambas

Seuil/Archimbaud

ISBN 978-2-02-102544-6

© Seuil/Archimbaud, mars 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Aux acteurs de *L'Illusion comique*, jouée à la Comédie-Française dans la mise en scène de Galin Stoev : Alain Lenglet, Loïc Corbery, Hervé Pierre, Adrien Gamba-Gontard, Julie Sicard et Judith Chemla.

À Galin Stoev.

Pendant que durait cette épreuve d'humiliation, je sentais déjà mon amour-propre prêt à me quitter, s'estomper encore davantage, et puis me lâcher, m'abandonner tout à fait, pour ainsi dire officiellement. On a beau dire, c'est un moment bien agréable.

L.-F. Céline

Ce qui me transportait dans une sorte d'ivresse, c'étaient les amples manteaux, les étoffes, les châles, les écharpes, tous ces grands tissus souples et inemployés qui étaient doux et caressants, ou si lisses qu'on pouvait à peine les saisir, ou si légers qu'ils passaient à côté de vous comme un vent, ou simplement lourds de tout leur poids.

Rainer Maria Rilke

Toreo de salon : *ne pouvoir faire figure que lorsque c'est de tout repos et qu'il n'y a pas de taureau ; puis, le taureau là, perdre tout style et toute intelligence, ne même plus se rappeler qu'il y a un* toreo. *Rêver d'un calme, propice aux poses esthètes ; s'y ennuyer, quand on y est, parce qu'alors tout est gratuit. Ne le quitter que pour la peur, et perdre alors toute tenue, et rêver de ce calme où l'on pourra reprendre les poses qu'on méprisait. Tel est mon lot.*

Michel Leiris

La peur ?
Parce qu'elle a bon pas j'en fais mon Bucéphale,
Lorsque je la domptai, je lui fis cette loi,
Et depuis quand je marche, elle tremble sous moi.

Corneille, *L'Illusion comique*

PRÉAMBULE

Voici trois formes d'une même passion. La première est un journal, accompagné de lettres ; la deuxième est constituée de deux monologues ; la troisième est un récit. J'ai voulu cerner les contours de ma passion pour la tauromachie. J'en fus saisi du jour au lendemain, dans la célèbre *Maestranza*, les arènes de Séville, un 15 août, devant une corrida dont la médiocrité n'empêcha nullement et ma stupeur et mon ravissement. Je connus tous les symptômes d'une révélation bouleversante.

Cette passion m'a jeté parfois dans des états et des situations incongrus, contradictoires, mystérieux. Je raconterai comment. Ce n'est pas cette passion elle-même que je cherche à clarifier, mais les antécédents et les conséquences de cette passion. Je suis à peu près sûr que le goût pour le combat de taureaux, pour la rencontre d'un homme à pied, muni d'un leurre, et d'une bête sauvage et dangereuse qui s'en va suivre ce leurre et y perdre sa puissance, prend sa source dans les plus anciennes peurs. Je parle pour moi. Il ne s'agit en aucun cas d'une affirmation générale. Je dis que pour moi, la passion tauromachique est un retournement de l'angoisse contre elle-même. J'ai trouvé dans le spectacle tauromachique

un étrange miroir dans lequel, me voyant à l'envers, pour ainsi dire, j'ai retrouvé, reproduit certaines peurs élémentaires. Je les ai parfois réactivées et complètement ressuscitées ; parfois j'en ai fait sortir la force venimeuse, l'ai retournée, je crois, en force comique. Ce retournement, je lui ai donné le nom de Matamore.

En jouant ce personnage de Corneille, en me prenant d'affection pour lui, et interrogeant cette affection croissante qui m'avait pris, que je n'aurais probablement pas crue possible avant de le jouer, j'ai connu une étrange expérience morale. Plus je jouais, plus je me sentais proche de ce capitan, de ce pur phénomène de comédie, de ce Matamore auquel on n'accorde généralement qu'une existence purement bouffonne. Bien que j'appréciasse les rires, la richesse comique du personnage devint secondaire.

En Matamore, la peur est créatrice ; elle produit ce qui la suscite ; pour échapper au danger qui l'a fait naître, elle s'invente d'autres dangers plus grands ; les menaces qu'elle profère sont filles des menaces qu'elle redoute. Ce constat me touchait infiniment. Je remercie vivement le metteur en scène Galin Stoev de m'avoir ouvert ce chemin. C'est lui qui peu à peu me débarrassa d'un faux Matamore que j'érigeais conventionnellement, pour me faire entrevoir un personnage autrement plus présent : moi-même, dans ce texte et ces situations. Il nous fallait – cela valait aussi pour les autres acteurs – partir de nous-mêmes, ici et maintenant, sans passé ni projet, et faire advenir lentement les caractères, dans un jeu dont nous ne savions rien, qui nous transformait autant que nous le faisions évoluer. Matamore entrant n'était pas Matamore, c'était moi, j'entrais, je m'immobilisais, je ne savais rien ; à peine une place ou deux m'étaient assignées ; nous affrontions la

salle dans ce dénuement. Avais-je peur ? Oui, si l'on pense au trac, mais le trac est une peur relative, qui fait place à la joie, si cela se passe bien, et sinon à la tristesse ; c'est une peur momentanée. Je ne puis dire non plus que je n'avais pas peur : une douce angoisse me tenait, m'éveillait, me menait dans le rôle, et le rôle tantôt m'en délivrait, tantôt m'y replongeait, selon les scènes, les répliques, les passages délicats, les pics d'intensité, les vitesses, les ralentissements, les pauses, les moments comiques, ceux qui marchaient, ceux qui ne marchaient pas, le public, très variable d'un soir à l'autre, le spectacle tout entier, si diversement ou contradictoirement accepté que nous ne savions jamais à quoi nous en tenir exactement, et peinions même à nous faire notre propre opinion. N'importe. Là n'est pas la question quant à ce que je veux dire. J'ai dérivé. Mais la dérive est, je dois le dire sans pour autant m'en servir d'excuse, une des formes mêmes de ce vers quoi je tends.

Certains soirs, je me sentais à la fois perdu, saturé d'inquiétude – plusieurs trous de mémoire sont venus me cueillir tandis que je me croyais en pleine forme et sûr de moi – et malgré tout à ma place, presque heureux, surpris d'éprouver tant d'émotions mélangées.

J'ai reconnu le trouble si difficile à nommer, à décrire, à situer, qui me prenait au spectacle de la corrida, non seulement au spectacle, mais à la réminiscence de ce spectacle, dans ce moment que les aficionados connaissent bien, d'effervescence et d'impuissance, où l'on essaie de dire ce qui s'est passé, de recréer certains des moments de tangence, comme aurait dit Michel Leiris, de refaire le geste du torero, moment chez moi parfois poussé jusqu'à l'absurde, où j'aurais tant voulu devenir le torero lui-même,

où je me prenais à penser que je l'étais, où je l'étais tout à fait, avec la puérilité d'un enfant jouant sérieusement au cow-boy après avoir vu un western. Ainsi Matamore joue au guerrier, s'invente les plus improbables conquêtes, ne cesse d'enfler ses récits, hyperbolise ses victoires, ne peut s'empêcher d'ajouter un exploit encore plus impossible à sa liste. Plus il en dit, plus il s'échauffe, plus il est seul et démuni. Nul ne le croit, nul ne peut donner foi à ses mensonges ; ne fait-il pas tout pour qu'aucun n'entre de plain-pied dans ses épopées imaginaires ? C'est un extravagant, un fou. Mais il fait qu'on l'écoute. Le texte est d'une extraordinaire imagination poétique. Le personnage en devient délicat, aimable dans l'amphigourie, immensément fragile à mesure qu'il déploie sa chimère. Je dois au metteur en scène qui m'a fait travailler ce rôle d'avoir compris ce qu'il y a de profondément émouvant dans cette attitude excessive et vouée à l'échec. Matamore dissimule et révèle à la fois sa peur. La peur est sa passion ; elle le dévore, le détruit ; il la cherche, la provoque, s'y consacre tout entier. Cette bascule résolue dans l'imaginaire, vol plané, saut de l'ange dans l'intégrale fantaisie, prétexte ordinaire au déchaînement comique, à la rodomontade, cette plongée farcesque, je la prenais très au sérieux. Attitude de fuite devant le réel sombre et décevant. Conséquence d'un effroi primitif et consubstantiel. Désir de trouver la juste parade. Je n'y voyais rien de gratuit, rien d'avantageux. Un désarroi métamorphosé en geste.

Je crus trouver dans la tauromachie le lieu d'une célébration semblable. Je crus que le matador était l'artiste accompli de ce jeu, d'autant qu'il y affrontait un adversaire bien réel et très effrayant.

Il y entrait du littéraire, du morbide, de l'éclat, du tragique, de la comédie.

J'ai tourné autour de cette question de manière évasive, à travers des écrits fragmentaires, dont aucun en particulier ne parvenait à rendre compte de ce qui m'obsédait. Il s'agissait bien d'une obsession. Agaçante, lancinante, irrépressible, intraduisible. Les sentiments les plus divers et les plus mêlés se nouaient, formant un état que j'aimais retrouver puis abandonner, susciter, alimenter, puis défaire, dissoudre. Je le voyais comme une maladie désirable. C'est ainsi que je désignais la chose, sans me satisfaire vraiment de cette formule, mais elle rendait compte du paradoxe. J'ai voulu constituer un dossier. Chacun des textes est un élément de ce dossier dont je ne tire aucun bilan, n'établis aucun diagnostic, ni ne dresse aucun procès.

Je ne m'intéresse en aucune façon à la question *pour* ou *contre* la corrida. Ce débat m'est étranger. Naturellement je suis pour, et l'hostilité envers cet art, l'ardent souhait que forment, hélas, un grand nombre de gens de le voir supprimé, m'apparaît si stupide que je suis tout à fait désarmé devant la question. Je ne comprends pas qu'on veuille détruire la race des taureaux de combat (que la disparition des corridas entraînerait nécessairement), pour en épargner fictivement quelques spécimens.

Je résume. L'admiration du matador me pousse à l'imitation du matador, à cette affectation à la fois sérieuse et grotesque : je me prends au jeu, je deviens, au lieu du matador que je vise, Matamore. Aimant la tauromachie, je veux en faire. Mais il faut un taureau. Je l'imagine. Tout va bien. Jusqu'au jour où j'en rencontre un véritable ; je retrouve, intacte, ma peur, ma très essentielle et inaliénable peur. L'état de matador est une impossibilité. Un